

L'objet à l'ombre du chercheur, le chercheur à la lumière de son objet

Alexandre Ployé

Longtemps le paradigme scientifique expérimental a affirmé la nécessité, au nom de l'impératif d'objectivité, de séparer l'objet de la recherche de la subjectivité du chercheur. Longtemps, dans un mouvement parallèle, les pères fondateurs de la psychanalyse se sont méfiés dans la conduite de la cure du transfert de l'analyste, pensé comme réaction au transfert du patient et nommé contre-transfert. Ainsi Freud (1910) donne-t-il pour tâche au médecin de maîtriser son contre-transfert.

Puis vient le temps où ces deux modèles se trouvent remis en cause. Paula Heimann la première (Heimann et al, 1949), s'appuyant sur la description de l'identification projective par Mélanie Klein, montre à propos du contre-transfert que l'idéal de « l'analyste détaché » émotionnellement de ce que ses patients apportent en séance ne tient plus. Elle constate au contraire que l'élaboration du contre-transfert est un mode de perception du psychisme du patient. Dans le lien intersubjectif tissé par le *setting* de la cure, le patient dépose des fragments de son fonctionnement psychique qui rencontrent les propres objets internes de l'analyste. Un dialogue s'instaure ainsi.

G. Devereux, à son tour, écrit que vouloir défaire le chercheur de sa subjectivité est une illusion intenable (Devereux, 1967). La démarche clinique d'orientation psychanalytique, dans la perspective de laquelle je m'inscris, a repris à son compte cette posture épistémologique. Après la note de synthèse qui insiste sur la nécessité d'une « prise en compte de la subjectivité du chercheur dans cette approche » (Blanchard-Laville, Chaussecourte, Hatchuel et Pechberty, 2005, p. 123), Laurence Gavarini a pu réaffirmer que dans les sciences humaines, « dès lors que nous sommes en présence, face à des autres, et que nous les considérons comme des sujets et non comme des objets, quelle que soit la disparité sociale de la situation qui nous rassemble, la question de la subjectivité est incontournable » (Gavarini, 2007, p. 3). Cette question pose celle du contre-transfert du chercheur. Qu'en faire ? L'élaborer d'abord, le rendre public ensuite. C'est autour de ce second point, en ce qu'il conditionne la validité des recherches cliniques en sciences de l'éducation, que s'articule cet article car, ainsi que l'écrivent les auteurs de la note de synthèse citée ci-dessus, « il peut sembler nécessaire de rendre publics des éléments de cette élaboration pour permettre aux lecteurs d'appréhender la pertinence des résultats et donc, en ce sens, on peut considérer que cela fait partie du processus de validation de ce type de travaux » (Blanchard-Laville *et al.*,

2005, p. 124). Ainsi, si cet article n'a pas pour ambition de retracer l'histoire épistémologique d'un concept issu de la psychanalyse – le contre-transfert du chercheur –, il se donne néanmoins pour objectif de réfléchir à un moment singulier de mon parcours de recherche qui engage la question de la place du contre-transfert dans la production de nouveaux savoirs pour le chercheur en sciences de l'éducation que je suis. Quelle attention le chercheur doit-il donner à ses éprouvés ? Par quels liens est-il attaché à son objet de recherche ?

Chantal Costantini (2009) avait décrit, dans son article sur le chercheur sujet-objet de sa recherche, comment sa propre recherche l'avait conduite à explorer des pans de son histoire jusqu'alors restés dans l'ombre. Pour ma part, dans cette filiation clinique, je propose de m'arrêter sur un moment singulier de l'exploration de mon terrain de recherche, dans lequel il me semble possible de montrer que non seulement l'élaboration des éprouvés contre-transférentiellement ressentis au cours d'un entretien clinique à visée de recherche me permet des intuitions à propos de la situation exposée mais qu'au-delà de cette dimension, elle donne également lieu à des *insight*. Si on reprend la définition que le Dictionnaire international de la psychanalyse (2013) donne de ce terme, à savoir « le processus par lequel le sujet se saisit d'un aspect de sa propre dynamique psychique », à la rubrique « contre-transfert » rédigée par R. Perron (p. 861), alors il faut considérer que ces éprouvés contre-transférentiels parlent également du chercheur lui-même et de son histoire, à condition que celui-ci se donne l'autorisation de les écouter.

Je vais, au détour de l'analyse de cet entretien clinique, montrer par quelles modalités la recherche me donne l'occasion de mettre au jour, dans mon propre fonctionnement psychique, le travail d'un objet transgénérationnel (Eiguer, 2001) jusque-là sourdement transmis. Cet article vise donc à avancer quelques réflexions autour de ce qui circule de l'inconscient du chercheur à ses objets de recherche. Définissons d'emblée avec Alberto Eiguer (*id*, p. 104) ce que sont ces objets transgénérationnels : « l'objet transgénérationnel se réfère à un ancêtre, à un des grands-parents (aïeul) ou à un autre parent ou collatéral des générations antérieures, qui suscite des fantasmes et des affects, qui provoque des identifications ; celles-ci interviennent dans la constitution d'instances psychiques chez l'un ou plusieurs membres de la famille ». C'est donc à déplier un moment singulier de la transformation d'un objet transgénérationnel en objet de recherche pour le chercheur que je suis que je vais consacrer ces quelques pages.

Je montrerai d'abord comment, dans le vif d'un entretien clinique à visée de recherche, a pu se manifester, dans le ton particulier de mes relances, une volonté de *savoir* qui s'opposait à la logique jusque-là dominante du refoulement de la honte et du secret, logique dont je fais l'hypothèse qu'elle opérait aussi bien pour moi que pour mon interlocutrice. Le contre-transfert du chercheur est ici pensé comme le lieu de transmissions psychiques inconscientes entre le chercheur et le sujet interviewé ; cet article aura donc

également pour objectif de montrer combien l'élaboration de la dynamique transféro-contre-transférentielle dans la recherche organise un détour par soi, son histoire, les angles morts de cette histoire ; détour qui, loin des effets de confusion que l'on pourrait redouter, permet certaines lumières dans le clair-obscur des situations dont on cherche à atteindre un sens potentiel. Puis j'essaierai de tirer les conséquences épistémologiques de cette expérience afin de montrer que, parfois, le chercheur se dévoile à la lumière de son objet.

Le double destinataire d'une relance

Mon entrée en recherche doit beaucoup à un moment *princeps*. Alors formateur d'enseignants spécialisés dans la prise en charge d'élèves handicapés mentaux ou psychiques, je venais pour la troisième fois visiter un enseignant spécialisé en formation dans l'institut médico-éducatif où il effectuait son stage en alternance. Il avait en face de lui quatre adolescents déficients auxquels il proposa un jeu de bataille navale, prétexte à travailler le repérage dans l'espace sur une grille orthonormée. La situation d'apprentissage déplut tant à l'une des quatre élèves qu'elle refusa le travail d'une manière que son enseignant, selon mon interprétation, vécut comme menaçante. Un conflit violent opposa alors le maître et l'élève : entre attaque sadique et repli masochique, l'enseignant me donna à voir en acte les « potentialités sadomasochistes » telles que décrites par Claudine Blanchard-Laville (2006) dans lesquelles s'abîme parfois le désir de l'enseignant. Mais ce qui me surprit le plus fut l'entretien qui suivit. Il s'agissait d'un entretien de formation au cours duquel le formateur est censé accompagner le stagiaire dans l'élaboration immédiate de sa pratique. Il se déroule immédiatement après l'observation de la séance d'apprentissage. Pendant la conduite de cet entretien, je fus à mon tour, en écho de la situation observée, traversé par une violence singulière, incapable de maîtriser ma colère et la retournant contre l'enseignant à qui j'adressais, avec une sorte d'acharnement, reproches et conseils impérieux.

Après ce moment, je dus me convaincre de faire une place à ma propre agressivité que j'avais découverte dans le miroir tendu par l'enseignant de l'IME. Une réflexion commença qui, partant de cet éprouvé personnel, voulut interroger ceux des enseignants qui, comme moi, travaillaient ou désiraient travailler avec des élèves handicapés mentaux. La mise en recherche commença autour de cette séance observée et des violences diffractées qu'elle suscita, avant de prendre un tour décisif avec l'entretien que je vais maintenant évoquer. L'un des effets les plus importants à titre personnel de cette entrée en recherche fut de m'inviter à reconsidérer mon cheminement professionnel comme une découverte tardive de mon intérêt pour la question du handicap : j'ai enseigné quinze années l'histoire-géographie en collège. Mon « rapport au savoir » était alors doublement « disciplinaire » : transmettre les objets incontournables de mes deux disciplines d'élection

(l'histoire davantage que la géographie) et *discipliner* des classes pensées comme rétives à cette transmission. C'est au détour de la réorientation professionnelle de l'un de mes proches vers l'enseignement spécialisé que j'ai « découvert » mon désir d'enseigner auprès d'un public handicapé mental. J'ai alors suivi une formation en ce sens, avant de devenir formateur à mon tour. Ainsi devais-je reléguer l'enseignement de l'histoire au second plan et quitter le collège, la question du handicap devenant alors le cœur de mes investissements.

J'ai nommé Claire mon interlocutrice dans l'entretien de recherche que je vais désormais présenter. Claire est une étudiante de deuxième année du master *Métiers de l'éducation*. Elle se destine à devenir enseignante du 1er degré. Comme l'ensemble du groupe de formation auquel elle appartient et auprès duquel j'ai pu intervenir pour des cours de méthodologie, elle fait partie de mon terrain de recherche. Je crois aujourd'hui ce choix de mêler terrain professionnel et terrain de recherche révélateur de ma volonté de poursuivre, par la médiation de la recherche, mes élaborations à propos de ma propre identité professionnelle. Le groupe que composent ces étudiantes (le groupe est exclusivement féminin) a été pour moi un support d'identification. Je cherche en effet à comprendre auprès de ces étudiantes qui écrivent leur mémoire professionnel autour du thème de l'école inclusive l'impact de la rencontre avec l'élève handicapé sur leur parcours de formation et de construction de leur identité professionnelle, de même qu'au travers de cette recherche je cherchais à comprendre la place de ma connaissance intime du handicap dans mes choix professionnels. À quels éprouvés ces étudiantes sont-elles convoquées par la rencontre avec la somme d'étrangeté que représentent parfois les handicapés mentaux dans les classes ? C'est dans ce cadre que je sollicite auprès de Claire un entretien clinique à visée de recherche dans lequel je l'invite à raconter l'histoire de son désir de devenir enseignante et de travailler avec des enfants handicapés autour de la consigne suivante : « J'aimerais que vous me racontiez pourquoi vous avez voulu devenir enseignante et pourquoi finalement vous avez fait de manière parallèle le choix de cette option de recherche dont le thème est l'école de la diversité et le handicap. » Ma consigne pose donc implicitement l'hypothèse qu'il existerait un lien entre ce désir et l'histoire du sujet – voire sa préhistoire.

Au cours de cet entretien, Claire narre son parcours d'étudiante. Elle témoigne de son attrait pour les questions de l'enfance et du langage. Ainsi, le signifiant « enfant » la conduit-elle à évoquer sa mère et sa grand-mère qui toutes deux travaillent ou travaillaient auprès de très jeunes enfants à l'école. Claire fait un lien entre son désir professionnel et le fait d'avoir toujours eu des enfants autour d'elle. Plus loin, elle évoque son petit-frère ; elle laisse entendre qu'il n'est pas pour rien dans sa vocation. A ce moment de l'entretien, j'ai l'intuition que Claire masque l'essentiel. Elle se dérobe derrière un discours lisse qui répond scrupuleusement à la consigne initiale. Elle a planté un décor, y a situé des personnages – la constellation

familiale – mais elle les a vidés de toute substance. Je suis alors envahi du sentiment contre-transférentiel que si le discours est presque entièrement lisse, délivré d'une voix monocorde, il est également porté par une certaine mélancolie tout juste scandée par quelques moments plus euphoriques quand Claire évoque notamment son désir de savoir, son appétit pour des connaissances nouvelles autour des troubles du langage. Je me souviens avoir alors pensé que le voile posé par le refoulement que je croyais deviner était léger et qu'il suffirait de le bousculer pour que se dévoile un propos d'une tout autre profondeur.

Je me suis intéressé dans l'après-coup de l'analyse à la tonalité particulière de mes relances au moment de la bascule de l'entretien, c'est-à-dire à partir du moment où quelque chose qui ressort de la pulsion de savoir – en savoir plus – a été attisé chez moi, en écho de ce que je j'entendais chez Claire. Je suggère en effet que ce désir de savoir qui s'actualise dans le transfert est circulaire. Il se transmet dans un premier temps de Claire à moi par son ambivalence (elle dit/ne dit pas mais laisse entendre ; les ellipses me paraissent l'outil de rhétorique qu'utilise Claire, inconsciemment, pour exprimer à la fois son désir de dire et son besoin de taire) ; puis dans un second temps, de moi à Claire par mes relances plus impératives. Ainsi, au milieu de l'entretien, je lui demande : « *alors le handicap dans tout ça* ». On tombera d'accord, d'un point de vue méthodologique, pour juger la portée de mon propos bien supérieure à celle d'une relance usuelle. Il s'agit bien davantage d'un rappel à l'ordre, celui de la consigne initiale qui contenait le mot handicap qu'évitaient jusqu'alors les propos de Claire. Cependant il me semble possible de poser l'hypothèse que cet énoncé a pu également fonctionner comme une interprétation, au sens que donne la psychanalyse à ce terme. Ainsi, comme l'affirme Jacques Angelergues dans le Dictionnaire international de la psychanalyse (p. 878), « l'interprétation vise à la mise en évidence, dans le cadre de la méthode analytique, du sens latent des paroles et agirs d'un sujet ; il s'agit de dégager les désirs inconscients et les conflits défensifs qui s'y attachent ».

L'agressivité contenue du ton de ma relance, le mépris qu'on pourrait entendre pour ce qui a déjà été dit par Claire dans le « *tout ça* » sont sans doute bien éloignés de l'attitude clinique qui sied à ce type d'entretien au regard de la démarche que j'ai adoptée. Cependant, je propose de penser que cette relance agacée et pressante produit un effet de bascule ; en effet, Claire déplie ensuite l'histoire qu'elle « cachait » jusqu'alors. Dans le cadre du transfert de Claire à son formateur, la relance-interprétation aurait à mon sens permis la levée de certaines résistances. J'ai ainsi le sentiment que le discours de Claire se réorganise autour d'un objet central qui n'était manifestement pas apparu dans la première partie de l'entretien : son attrait pour les questions des troubles du langage renvoie à son jeune frère gravement épileptique dont le langage est très troublé, au point d'avoir été longtemps incompréhensible. Elle évoque également un « mystère des origines » concernant ce handicap du petit frère. Elle rapporte en effet ce

que sa mère a coutume de raconter, à savoir que le bébé aurait souffert de crises d'épilepsie pendant la grossesse. Une sorte d'incrédulité semble présider à cette « révélation ». Claire fantasmait-elle le travail de recherche lié à l'écriture de son mémoire professionnel comme l'endroit où elle allait enfin pouvoir en savoir plus au sujet de ce mystère des origines ? Je mesure la force de cet investissement fantasmatique quand j'entends l'étudiante évoquer l'intense frustration et la colère qu'elle ressentit quand son directeur de mémoire l'invita à abandonner l'objet de recherche tel qu'elle le dessinait dans les premiers mois de sa réflexion pour travailler à des thèmes qui l'engageraient moins affectivement : les fonctions du langage chez Jacobson. C'est ce mouvement de déprise imposée qui pourrait avoir provoqué la mélancolie qui perce dans l'entretien. Ainsi ces quatre lignes : *« comment dire c'est pas que ça me motive moins mais euh / peut-être parce qu'il y a aussi plusieurs choses à côté qu'on doit préparer la classe aller en cours tout ça c'est peut-être difficile / là j'ai l'impression d'être beaucoup moins dedans cette année le mémoire alors est-ce dû au sujet est-ce dû euh au rythme euh là je je sais pas mais /// ça m'intéresse mais je suis moins dedans »*.

Je fais l'hypothèse que Claire est dépositaire d'un double objet transgénérationnel au sens d'Eiguer. Cet objet serait composé par la honte qu'aurait éprouvée la mère d'avoir donné la vie à un enfant handicapé. Cette honte s'attacherait au traumatisme narcissique qu'implique la naissance d'un tel enfant. Par ailleurs un éprouvé de culpabilité vraisemblablement partagée par la famille s'ajoute à cet affect, peut-être attachée à la violence des pensées mobilisées contre l'enfant handicapé. Albert Ciccone et Alain Ferrant (2012) ont montré la force de ces « affects mêlés » dans l'intersubjectif familial. La honte en particulier est un affect susceptible d'un « travail d'enfouissement, d'encapsulation d'expériences traumatiques » (p. 21). Le secret honteux compose une crypte, cachant un objet psychique résistant au travail d'élaboration et d'intégration.

Ainsi, le désir de Claire de devenir enseignante, et plus encore auprès d'enfants présentant des troubles du langage, résonne-t-il autrement pour moi dans l'après-coup : il serait le résultat, projeté sur la scène professionnelle, du travail de ces « objets du deuil » maternels (Eiguer, 2001) dans le psychisme de Claire. C'est à elle qu'il incombe de traduire le fantasme familial de réparation de l'enfant handicapé. C'est avant tout la première partie de l'entretien qui me permet de poser une telle hypothèse : Claire évoque à plusieurs reprises sa mère et sa grand-mère ; elle s'inscrit dans les pas des femmes qui l'ont précédée et qui s'occupent d'enfants ; dans la deuxième partie de l'entretien, elle évoque le destin parallèle au sien de sa sœur qui a entrepris les mêmes études avec le même but professionnel : devenir enseignante et s'occuper des enfants au langage troublé. Par ailleurs, j'ai pu dire comment j'avais été affecté par la tonalité mélancolique de l'entretien, Claire donnant à penser sa tristesse de ne pouvoir mieux comprendre le handicap de son frère au travers de la

problématique de son mémoire. Ainsi, le deuil familial (impossible ?) autour des idéaux narcissiques blessés par la naissance d'un enfant handicapé aurait constitué pour Claire, et peut-être aussi pour sa sœur, un objet auquel elle aurait identifié son devenir professionnel, sur le mode du deuil mélancolique décrit par Freud (1917). C'est au sens que longtemps cet objet est demeuré difficile à intégrer psychiquement pour Claire que je l'associe à ce que disent Nicolas Abraham et Maria Torok des objets encapsulés dans les cryptes du psychisme : ce sont des objets sur lequel le travail de la pensée ne s'exerce pas, se soustrayant donc à l'intégration psychique, des fantômes. Or, il arrive que « lors des réalisations libidinales, à minuit, le fantôme de la crypte vienne hanter le garçon du cimetière, en lui faisant des signes étranges et incompréhensibles, en l'obligeant à accomplir des actes insolites, en lui infligeant des sensations inattendues » (Abraham et Torok, 2001, p. 266).

Ainsi donc la relance « *alors le handicap dans tout ça* » permet à Claire de dire quelque chose de cet objet d'un deuil familial agissant sourdement sur son devenir professionnel. Cependant, j'ai compris dans l'après-coup qu'au moins autant que l'étudiante j'étais le destinataire de cet énoncé. Ainsi faut-il compléter l'hypothèse que j'énonçais plus haut, selon laquelle la relance pourrait avoir constitué dans le cours de l'entretien une interprétation : la capacité de celle-ci à lever le refoulement m'aurait concerné autant que Claire. En effet, les contenus transmis dans l'entretien, dans le discours manifeste ainsi que dans le latent contre-transférentiellement entendu, ont contribué à réactualiser chez moi des éprouvés jusque-là refoulés, liés au secret dont je me suis senti habité après avoir entendu celui de Claire. Je considère avec Ciccone que « le transfert est un exemple type d'identification projective, en tant que processus d'interaction intersubjective impliquant une action sur l'autre. Le transfert engage un double processus de transmission : l'un intrapsychique, l'autre intersubjectif » (Ciccone, 2012 p. 33). La situation transférentielle dans l'entretien clinique est le lieu d'une projection de mon monde interne et réciproquement de celui du sujet interviewé dans le lien intersubjectif créé notamment par le protocole de l'entretien de recherche. Un dialogue inconscient s'engage. Catherine Yelnik (2007) a pu montrer combien la situation de l'entretien clinique pouvait induire des mouvements transférentiels : « (l')entretien de recherche est l'objet d'investissements forts ». Qu'investit le chercheur ? Sa « quête », son « histoire », sa « problématique personnelle ».

Ce qui s'est pour moi transmis dans la situation transférentielle liée à l'entretien, c'est la nécessité du travail autour d'éprouvés mis au secret, c'est-à-dire autour d'objets transgénérationnels incorporés au sens d'Abraham et Torok (2001). Ainsi, l'analyse de l'entretien a pu constituer une sorte de point d'orgue d'un parcours de deux années au cours duquel j'ai cherché à élaborer les racines conscientes et inconscientes de mon objet de recherche – le lien des professionnels de l'éducation au handicap – dans

mon histoire. En ce sens, la relance « *alors le handicap dans tout ça* » serait à entendre également comme l'admonestation que je m'adresse : qu'ai-je fait, dans mon histoire, du handicap avec lequel j'avais dû composer dès mes premières années ? Qu'avais-je fait des affects liés à la rencontre avec mon cousin, invalide moteur cérébral ? Le choix même du prénom donné à l'étudiante de master m'apparaît maintenant traduire ce lent travail de dévoilement : ne s'agissait-il pas d'y voir enfin clair dans une histoire maintenue dans l'obscurité ?

Eiguer montre que les objets transgénérationnels déposés dans le psychisme provoquent la honte et « déterminent les parents à proférer un interdit de la pensée à l'enfant » (Eiguer, 2011, p. 21). Dans mon histoire, c'est tout le lien objectal à mon cousin handicapé, au deuil jamais transformé en langage des parents et grands parents qui est resté silencieux au nom de la honte et du secret. Le contrat narcissique par lequel mes parents et grands-parents ont anticipé ma venue au monde (je suis le deuxième des petits-enfants) n'était-il pas plein d'une peur de la répétition et du fantasme de la réparation ?

C'est l'entrée dans la recherche et la méthodologie clinique (parce qu'elles invitent à s'intéresser aux liens entre les objets de recherche et le psychisme du chercheur) qui ont pu, pour moi, constituer un espace potentiel (Winnicott, 1971). Si le psychanalyste anglais l'envisage comme le lieu de la séparation du psychisme de l'enfant de celui de la mère par le jeu et l'expérience culturelle, je dirais que cet espace fut pour moi le lieu et le moment d'une séparation d'avec des objets internes jusqu'alors inélaborés. La recherche engage à une créativité psychique qui a permis un début de métabolisation de l'objet transgénérationnel chez le chercheur. J'ai pu comprendre que j'avais été d'une certaine manière sollicité pour remplir des « missions au titres des ancêtres », missions qui peuvent se réaliser « à un niveau professionnel [...] tout cela dans un but de compensation face à une injustice ayant pu s'abattre sur la famille ancestrale » (Eiguer, 2001, p. 105).

La notion de « contrat narcissique » qui renvoie au travail de Piera Aulagnier (1975) peut caractériser de telles missions générationnelles : en échange de sa reconnaissance par la famille, le bébé est investi d'une mission. Il s'agit, selon Ciccone d'une « alliance inconsciente » : les parents transmettent à l'enfant le devoir d'accomplir leurs vœux idéaux. En ce qui concerne Claire, en ce qui me concerne, sans doute y-a-t-il quelque chose autour du vœu de conserver dans le creux de nos psychismes l'objet d'un deuil soustrait au travail du langage. Ciccone (2012, p. 82) fait l'hypothèse que les objets transgénérationnels provoquent un « empiètement imagoïque » qu'il décrit comme « le processus par lequel une imago parentale (un objet psychique du parent) s'impose ou est imposée comme objet d'identification de l'enfant (l'enfant est identifié comme réplique, dépositaire ou héritier de l'imago) ». Cet objet effectue un travail que Ciccone décrit comme toxique ; la question est donc de savoir comment ce travail peut être transformé pour devenir

créatif. Je fais l'hypothèse que, pour le chercheur, l'entrée en recherche est le lieu d'une créativité nouvelle qui joue le rôle d'espace transitionnel. Je propose ainsi de penser qu'il existe, par la dynamique transféro-contre-transférentielle, une analogie entre la situation de la cure et celle de l'entretien clinique de recherche, voire de la recherche clinique dans son ensemble : le sens y est le fruit d'une « coconstruction, une copensée, une cocréation » (Korff-Sausse, 2013, p. 183). Il s'agirait alors, comme le propose Simone Korff-Sausse à propos de la relation analyste/patient, de penser que le chercheur ne travaille pas sur la personne interviewée, mais avec celle-ci.

Au final, la situation clinique de l'entretien entre Claire et moi pourrait être pensée comme un moment où, dans le lien intersubjectif (d'autant plus complexe à analyser *a posteriori* qu'il mêle formation et recherche), se réverbère une problématique commune de non-élaboration autour d'un objet transgénérationnel. Cet objet contient les traces de la honte familiale autour de la perte possible des idéaux familiaux liée à l'irruption du handicap. Ces effets de deuil de l'idéal narcissique familial ont été particulièrement mis en valeur dans la clinique du handicap par Ciccone dans son ouvrage récent sur les transmissions psychiques inconscientes (2012).

L'analyse dans l'après-coup donne à cet objet une fluidité nouvelle pour moi et me permet d'écrire *une* histoire de mon objet de recherche. Ainsi, l'aventure de l'écriture du mémoire s'est avérée l'occasion d'une reprise d'un processus d'écriture biographique que je nommerai à la suite de Piera Aulagnier « processus d'historisation » (Aulagnier, 1989). Pour se construire, le soi-professionnel du chercheur a eu besoin de s'étayer sur un « fonds de mémoire » (Aulagnier) dont je n'avais jusque-là pas conscience. La honte familiale liée au handicap de l'un des membres de ma famille, le secret entourant la grossesse envahie de vœux de morts de la mère de cet enfant, constituent sur un mode traumatique l'objet transgénérationnel qu'on me transmet et qui devint par la vertu perlaboratrice du travail du chercheur clinicien le point d'ancrage du travail d'historisation.

Vouloir savoir

Les premières années de ma vie professionnelle sont comme une période de latence au cours de laquelle cet objet transgénérationnel resta dans sa crypte. Comment expliquer alors qu'il accepta d'en sortir dès lors que je me mis en recherche ? La double adresse de la consigne « *alors le handicap dans tout ça* » me paraît significative de l'affirmation d'une volonté de savoir à laquelle je vais essayer de donner sens dans la fin de cet article.

L'expérience du master et l'entrée en thèse me permettent d'envisager la recherche, malgré l'apparent romantisme du mot, comme une quête. Tant l'entretien avec Claire que la reprise biographique de ma propre relation au handicap ont résonné pour moi comme l'expression d'une quête visant à

connaître les origines d'un traumatisme constitué par la survenue du handicap dans l'histoire familiale. Quelles sont les sources pulsionnelles d'une telle volonté de savoir ? Je crois possible de déplier davantage cette idée de la quête et de son rapport à la posture du chercheur. Je m'appuierai ici sur les travaux de Sophie de Mijolla-Mellor autour de la question du plaisir de pensée (1992).

Ma posture de chercheur est ambivalente : l'angoisse et la jubilation sont les deux faces d'une même médaille. De même que Claire, dans l'entretien, manifeste tour à tour de l'enthousiasme pour sa propre recherche qui doit la conduire à en savoir toujours plus à propos de son petit frère, puis de la déception quand elle devine que l'objet lui échappera malgré tous ses efforts, j'ai pu éprouver au long de ces deux années de mise en recherche la jubilation d'enfin trouver le terrain où pouvait se métaboliser l'objet de ma quête et le profond désarroi de voir sans cesse se faire et se défaire le questionnement de la recherche. L'objet de recherche, finalement, appartiendrait à une double temporalité : il est, suivant la belle expression des historiens Éric Conan et Henry Rousso d'un « passé qui ne passe pas » (1994) ; un passé qui s'actualise sans cesse sur le terrain de la recherche ; mais en même temps, il est un horizon qui recule à mesure qu'on avance. Il demeure à la fois lové dans le creuset du psychisme et point de mire qu'on a l'illusion de pouvoir saisir à pleines mains. L'objet de recherche est ainsi deux fois inatteignable. Ce qui relie ces deux pôles inatteignables, c'est la pulsion de savoir. Sophie de Mijolla montre que la pulsion de savoir, ou encore la pulsion de recherche, est une tension ne s'apaisant jamais entre une pulsion d'emprise infantile face à un objet qui ne cesse de s'échapper et la transformation de ce mouvement premier en appétit pour les savoirs. J'ai senti l'écho de cette pulsion d'emprise infantile dans la véhémence de certaines de mes relances dans l'entretien. Mais j'ai également senti que c'est à l'appétit de savoir que je dois d'avoir contenu l'angoisse et maintenu le plaisir de pensée qui sous-tend la recherche et permet notamment de s'engager à écrire.

Sophie de Mijolla compare ce plaisir de pensée au *flash* de la prise d'une drogue : il y a cette jubilation qui fait croire momentanément à la toute-puissance de la pensée, laquelle réactive l'illusion infantile. Puis vient la rechute. Pour exprimer le sentiment qui s'empare du sujet à ce moment précis, elle parle de désarroi, comme pour l'élève Törless (Musil, 1995). La tension entre jubilation et désarroi décrit ma posture de chercheur ces dernières années. N'est-elle pas, par ailleurs, une caractéristique de la recherche, en général ? Sophie de Mijolla propose de penser l'alternance jubilation/désarroi comme la condition du renouvellement de l'expérience. Elle indique également que la dimension de l'énigme qui soutient la pulsion de recherche implique que le sujet « se tienne au plus près de l'objet d'angoisse afin de ne pas risquer d'être à nouveau débordé par lui de manière traumatique » (Mijolla-Mellor, 1992, p. 177). Chercher et continuer de chercher, c'est donc domestiquer l'angoisse. L'angoisse et la pulsion de

savoir sont liées pour lutter contre ce que Musil appelait la « mélancolie des pensées refroidies » (cité par Mijolla-Mellor, p. 172).

Ainsi donc conclurai-je en revenant à l'héritage du travail de Devereux et au titre de cet article. La psychanalyse introduit de l'incertitude à l'endroit de l'idée qu'il existe une dissociation entre le sujet-chercheur et l'objet qu'il observe. Fethi Ben Slama (1989, p. 142) résume en montrant qu'il existe un lieu où se rejoignent « les investigations rationnelles universelles et l'imagination créatrice dont les racines sont dans le sujet singulier ». La recherche se nourrit d'une volonté de savoir qui s'est déplacée d'un terrain (l'intime du chercheur) à un autre : le terrain de la recherche. Nous croyons enquêter sur un objet qui nous serait parfaitement étranger, mais il se pourrait fort bien que nous ne fassions en fait qu'enquêter sur l'ombre portée de nous-même. Ainsi, il s'agit de considérer qu'il n'y a pas de dehors absolu pour celui qui produit des savoirs scientifiques. L'objet du dehors est aussi vu, observé, pensé en fonction de l'objet interne et de la manière dont il organise le psychisme de l'observateur. L'extériorité radicale n'existerait pas.

Il y a donc bien un problème pour l'épistémologie classique fondée sur la séparation rigoureuse entre le phénomène et celui qui l'observe : la psychanalyse montre, notamment par l'attention qu'elle a portée au phénomène du contre-transfert, que cette séparation n'est qu'illusion, voire même qu'elle serait quelquefois une modalité défensive n'ayant d'autre but que de masquer au sujet la part de lui-même projetée sur l'objet. Ainsi, si l'objet de recherche naît à l'ombre du chercheur, il est aussi, par un retournement que la clinique met en lumière, ce qui éclaire les propres cryptes du chercheur.

Références bibliographiques

- Abraham, N. et Torok, M. (2001). *L'écorce et le noyau*. Paris : Champs essais.
- Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation*. Paris : PUF (2010).
- Aulagnier, P. (1989). Se construire un passé. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 7, 191-221.
- Ben Slama, F. (1989). La question du contre-transfert dans la recherche. In Revault d'Allonnes et al., *La démarche clinique en sciences humaines* (p. 139-150). Paris : Dunod.
- Blanchard-Laville, C. (2006). Potentialités sadomasochistes chez l'enseignant dans la pratique. *Connexions*, 86, 103-119.
- Blanchard-Laville, C., Chaussecourte, P., Hatchuel, F. et Pechberty, B. (2005). Recherches cliniques d'orientation psychanalytique dans le champ de l'éducation et de la formation. *Revue française de pédagogie*, 151, 111-162.
- Ciccone, A. (2012). *La transmission psychique inconsciente*. Paris : Dunod.
- Ciccone, A. et Ferrant, A. (2012). Emboîtement d'affects dans la clinique du handicap. In S. Missonnier (dir.), *Honte et culpabilité dans la clinique du handicap* (p. 19-35). Toulouse : Erès.
- Conan, E. et Rousso, H. (1994). *Vichy, un passé qui ne passe pas*. Paris : Fayard.
- Costantini, C. (2009). Le chercheur : sujet – objet de sa recherche ? *Cliopsy*, 1, 101-112.

- Devereux, G. (1967). *De l'angoisse à la méthode*. Paris : Flammarion (2012).
- Eiguer, A. (2011). Transmission psychique et trans-générationnel, L'esprit du temps. *Champs psychosomatique*, 60, 13-35.
- Heimann, P., Little, M., Reich, A. et Tower, L. (1949). *Le contre-transfert*. Paris : Navarin Editeur (1987).
- Freud, S. (1910). *Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique*. Œuvres complètes, X. Paris : PUF. (1993).
- Freud, S. (1917). *Deuil et mélancolie*. Paris : Petite bibliothèque Payot (2011).
- Gavarini, L. (2007). Le contre-transfert comme rapport de places : revisiter la question de l'implication du chercheur. *Actes du colloque Actualité de la Recherche en Éducation et en Formation*, Strasbourg.
- Korff-Sausse, S. (2013). Qu'est-ce que la psychanalyse apporte à la clinique du handicap ? In J.-P. Raynaud et R. Scelles (dir), *Psychopathologie et handicap de l'enfant et de l'adolescent* (p. 173-188). Toulouse : Erès.
- Mijolla, A. de (dir.) (2013). *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Paris : Fayard/Pluriel.
- Mijolla-Mellor, S. de (1992). *Le plaisir de pensée*. Paris : PUF (2006).
- Musil, R. (1995). *Les désarrois de l'élève Törless*. Paris : Points.
- Winnicott, D. (1971). *Jeu et réalité*. Paris : Folio essais.
- Yelnik, C. (2007). Le contre-transfert comme outil de connaissance dans une recherche clinique en sciences de l'éducation. *Actes du colloque Actualité de la Recherche en Éducation et en Formation*, Strasbourg.

Alexandre Ployé

Université Paris-Est Créteil Val de Marne
Laboratoire CIRCEFT (Paris 8 St Denis)

Pour citer ce texte :

Ployé, A. (2014). L'objet à l'ombre du chercheur, le chercheur à la lumière de son objet. *Cliopsy*, 12, 29-40.